47e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 17 24 AVRIL 1930

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'esprit de la littérature moderne. — II. Hommage au cardinal Verdier : M. L. Barthou. — III. Qu'est-ce que l'école unique d'aujourd'hui ? Que sera-t-elle demain ? — IV. Encore l'illusion transformiste : un beau livre de M. Vialleton. — V. Un prix Nobel en France : M. Louis de Broglie. — VI. Soixante années de théologie.

I

La mode est aux « enquêtes. » Il n'y aura bientôt plus de revue ni de journal qui n'ait sollicité l'opinion de ses clients sur quelque sujet piquant d'actualité ou de controverse. Cette forme de suffrage universel plaît aux lecteurs et n'est pas finalement sans favoriser les intérêts du périodique. Que valent dans leur ensemble ces consultations démocratiques ? Ordinairement, pas grand' chose ! A part certaines réponses, plutôt rares, émanées de juges compétents, la plupart des opinions exprimées, diverses et contradictoires, n'apportent au débat que des impressions personnelles, sans raisonnement solide ni documentation, c'est-à-dire un peu plus de confusion, et point de lumière qui permette de formuler en toute clarté une conclusion de tout repos.

De pareils plébiscites, à la condition de n'y voir que ce qui s'y trouve, ne sont cependant pas sans quelque utilité. Si la vendange ne donne pas du bon vin, elle procure au moins l'avantage d'étudier, si l'on veut, en qualités et défauts, la différence des grappes avant leur passage à la cuve. De la constatation de certains états d'esprit actuels de nos contemporains, il peut y avoir pour nous, à l'*Ami*, on le verra tout à l'heure, d'intéressantes conclusions à tirer.

On a ouvert, il y a quelque temps, une enquête sur le nom qu'il conviendrait de donner à l'époque présente, comme on l'a fait, par exemple, pour les périodes du « classicisme » ou du « romantisme. » C'est un peu tôt. En réalité, le XVIIIe siècle, moralement parlant, n'a fini qu'en 1815, et le XXe n'a commencé qu'en 1918, après la guerre. Un espace de douze années ne donne ni une synthèse d'ensemble assez complète, ni un recul historique suffisant pour permettre de juger en bloc les hommes et les choses dans une exacte perspective. N'importe ! L'étroitesse de l'angle optique, si elle restreint le panorama, n'empêche point d'apercevoir au moins quelques-unes des évolutions les plus saillantes des personnages qui s'y meuvent. C'est ce que vient de tenter M. André Berge dans la *Revue des Deux Mondes* (1er août 1929 et suiv.) où, tout au long de quatre grands articles, il apporte sa contribution à une enquête sur *l'esprit de la littérature moderne*. Il a écouté en observateur attentif et averti la « voix des jeunes » et nous dit quel son elle a rendu à son oreille. C'est un travail considérable, un peu touffu, qui donnera la matière d'un fort volume en tirage à part. Ses dimensions et certaines idées contestables de l'auteur ne nous permettent ni de l'analyser ni de le recommander. Il est plein cependant d'observations précieuses, qui sont à retenir, et suggère des réflexions qui peuvent nous être profitables, d'autant plus qu'elles dépassent en réalité, comme nous aurons à le remarquer, le cadre littéraire où M. Berge a essayé de maintenir son enquête.

Voici donc les principales constatations qu'on peut faire, en compagnie de M. Berge, au cours d'un voyage à travers les productions variées de la littérature française contemporaine.

Tout d'abord, c'est le goût accentué, on dirait bien la rage de « *faire du nouveau*. » Rien n'égale le dédain transcendant des jeunes pour le passé. Ils entendent « vivre leur vie, » une vie du temps présent. Or la vie est mouvement, évolution, jamais identique à elle-même d'un instant à l'autre. Rien n'est stable ni immobile. A quoi bon s'accrocher à un passé qui n'est plus, et quelle raison de se préoccuper d'un avenir qui n'est pas, qui sera on ne sait quoi ? La vie coule : il n'est qu'un moyen d'en jouir, c'est de la saisir au passage. Aussi l'effort des jeunes est-il de faire jaillir du présent tout ce qu'il peut donner. La littérature, comme tout le reste, doit être moderne dans ses inspirations, ses procédés, ses objets, sans autre règle que son adaptation aux conditions du moment : c'est l'inédit, la révolution à jet continu ; c'est aussi la porte ouverte à toutes les excentricités des « cubismes » et autres insanités qui s'étalent effrontément comme œuvres d'art sous l'étiquette de la nouveauté.

Trouver du nouveau n'est pas chose facile en un domaine déjà depuis tant de siècles et si minutieusement exploré par des chercheurs qui n'y ont pas laissé grand'chose à glaner. Qu'à cela ne

tienne ! Si la moisson est faite, on cherchera quand même, et l'on trouvera bien quelque chose de « nouveau » en fouillant dans les coins et sous terre, de l'herbe sèche, des pots cassés, des vieilles ferrailles; tout cela mis au jour sera beau, car, pour nos jeunes, toute réalité est belle. C'est l'esthétique du jour. Le naturalisme du XIXe siècle est dépassé. Nous voici en plein dans le « surréalisme. » Inutile de dire quel champ s'ouvre ainsi aux curiosités, à toutes les curiosités possibles de la littérature, et au prix de quelles recherches dans tous les fumiers peut se maintenir la prodigieuse production de romans dont nous sommes aujourd'hui inondés ; et ces romans trouvent des lecteurs, parce que, malgré tout, la curiosité humaine, insatiable, se plaît toujours au nouveau, même et surtout quand il est fortement épicé.

Mais voici qui est plus profond et plus grave. La génération actuelle n'a plus d'idées et ne veut plus en avoir. Des sensations, oui, beaucoup trop, et rien que cela ; mais d'idées générales directrices, de doctrine, point ! Pour elle, la métaphysique, la logique même, tout comme la science au temps de Brunetière, a fait faillite. Révolu, fini, le cycle de la pensée pure, alors que l'élite de l'humanité s'intéressait aux systèmes de philosophie, infinis en nombre, contradictoires, donc tous faux, ou incapables de s'imposer à la raison. Vive le concret ! Il n'y a que cela de vrai, de réel, d'accessible. Que sait-on, que peut-on savoir de ce qui est ou n'est pas sous l'enveloppe ou derrière l'apparence tangible du concret ? Rien ! ainsi que le prouve surabondamment le néant des disputes où se sont épuisés les célèbres penseurs de tous les âges.

Nos « jeunes » ont rompu avec ces antiquités. Ils n'ont plus de doctrine. Ne les accusez pas d'être matérialistes, sceptiques. Ils ne sont rien du tout, que des êtres qui ont conscience de leur besoin de vivre et entendent le satisfaire. C'est toute leur philosophie. Or, la vie, c'est le concret, ce qui se sent, se voit, se goûte, se touche et s'entend. Le reste est pour eux lettre morte, vieilleries sans intérêt.

Si vous leur parlez d'idéal, ils ne vous comprennent pas, ou plutôt ils vous plaignent d'en être encore au songe creux de cette abstraction, vide de sens, parce que vide de réalité. L'art, autrefois, consistait à faire jaillir le beau, une idée, une perfection, du sein de la matière adroitement « pétrie » par l'artiste. Il n'a plus aujourd'hui cette vaine et décevante prétention. Il ne demande à la matière que ce qu'elle peut lui donner : une sensation, et tout son effort tend à mettre en relief l'expression accentuée des couleurs et des formes susceptibles de piquer davantage le plaisir de la sensibilité.

« Un absolu, dit M. Berge, qui fait défaut désormais à la littérature a, par sa disparition, jeté celle-ci dans une crise plus grave : la « perfection » est mise en doute, et l'œuvre d'art ne cherche plus à répondre à un idéal déterminé. Nous ne comprenons plus ces Grecs qui composaient des tragédies sur des sujets déjà vingt fois défrayés, sans en éprouver de lassitude ; ils essayaient d'approcher toujours davantage d'un but qu'ils croyaient précis. En sculpture ils recherchaient ce que l'on nommait des « canons » et qui était l'ensemble des proportions idéales du corps humain. Mais il s'est produit aujourd'hui dans la littérature une sorte de volte-face ; le désir de perfection a été détrôné par un désir d'expression. Au lieu de chercher, comme Polyclète, à fixer dans le marbre un corps sans défaut, l'on se plaira à accuser les défauts, expressifs, à se moquer des proportions et de la perspective, pour traduire quelque chose de plus lointain : un sentiment, — le sentiment du modèle ou plus souvent encore celui de l'artiste.

Cette transformation de l'idéal esthétique provient aussi d'une crise plus générale de la pensée contemporaine ; car, depuis quelques années, ce sont tous les absolus, sur lesquels vivait notre ancienne société, qui tour à tour ont été remis en cause et ont plus ou moins fait faillite. Les grands bouleversements mondiaux qui ont marqué le premier quart du XXe siècle ont paru montrer la fragilité des bases sur lesquelles reposait toute notre civilisation. Les jeunes n'hésitent pas à réviser les valeurs jusqu'alors les plus respectées et les systèmes dont on les a gavés, en attendant peut-être que le rythme naturel de l'esprit ramène des points de vue plus anciens. »

Parmi les objets possibles de ce culte effréné du réel concret, l'homme naturellement devait avoir sa place : la moderne école n'a pas manqué de la lui faire très large. C'est, à sa façon, un nouvel « humanisme, » aux antipodes de celui de la Renaissance. L'étude de l'homme a de tout temps été à l'ordre du jour de la pensée et de l'observation humaines. Mais il y a deux manières de l'entendre : la manière philosophique, qui dans l'humain cherche « l'homme, » et la manière anatomique, entièrement satisfaite de la contemplation du « document humain » quel qu'il soit, pris à part, toujours, dit-on, digne d'arrêter notre regard, parce qu'il est une tranche de réel, de notre réel à nous, qui, donc, tout particulièrement nous intéresse.

Aussi s'est-on lancé à perte de vue dans ce qu'on a appelé le genre littéraire psychologique, qui n'est en réalité, presque toujours, que la caricature de la psychologie. Celle-ci est une science qui a ses principes, ses méthodes, ses conclusions, alors que le roman psychologique n'est qu'un étalage des trouvailles que pense avoir faites l'auteur au cours de ses fouilles dans tous les coins et replis, même les moins présentables, de la vie humaine. Le roman passionnel est de tous les temps : ce qui est nouveau, c'est cette méthode d'exposition universelle de toutes les maladies, de toutes les tares de la passion, y compris les détails répugnants, même les plus rares et les plus invraisemblables.

Nos meilleurs romanciers, bien qu'ils aient plus de tenue — de retenue, dirions-nous mieux, — n'échappent pas à l'entraînement vertigineux de cette chasse moderne, anatomique et impitoyable, au *réel*, au concret, à tous les abcès secrets, inédits, qu'ils dénichent, ou qu'au besoin ils in-

ventent, dans tous les plans de la sensibilité et surtout de la vie passionnelle de l'homme. De là les descriptions luxuriantes — pour ne pas terminer le mot autrement — qu'ils en donnent, avec une complaisance appuyée qu'ils pensent excuser en disant que « c'est de la psychologie. » De la psychologie ? Oui, comme l'étalage d'un musée Dupuytren est de la médecine !

M. A. Berge, au cours de son enquête, constate encore la tendance marquée de notre jeune littérature à donner dans le roman de voyages, le roman exotique. A cela rien d'étonnant. Le roman d'idées, le roman à thèse a vécu : c'est sur toute la ligne le triomphe du roman à sensations, et rien de plus indiqué que d'en chercher la matière, à la fois inédite et de goût accentué, dans des contrées ignorées ou mal connues de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, etc.

Le génie inventif de l'écrivain est là tout à son aise, et s'il veut être « objectif, » c'est-à-dire vrai, dans ses descriptions, la nature fournit à sa palette une richesse et une intensité de couleurs « locales » auprès desquelles pâlissent les tableaux fanés, trop vus, du vieux monde. Et c'est un genre de littérature assuré d'un plein succès auprès du public, curieux, avons-nous dit, avide de nouveautés et de sensations fortes.

Mais, pour faire des romans de voyage, il faut voyager, et c'est là un moyen d'information qui n'est pas à la portée de tout le monde. Aussi est-il arrivé que maint auteur a dû se contenter de voyager, non plus « autour de sa chambre » comme Xavier de Maistre, mais dans sa propre individualité : ce qui nous a valu la mode du roman *autobiographique* où, plus ou moins consciemment, l'écrivain fait part au public, sous une forme qui n'est qu'apparemment impersonnelle, de ses états d'âme ou de sensibilité. Jamais la littérature n'avait été pareillement envahie par le « moi » des auteurs. Après tout, puisqu'ils n'ont plus d'idées à portée objective, l'exploration de leur propre domaine de vie et de conscience est encore pour eux une source féconde d'originalités inédites à jeter en pâture à la curiosité du lecteur.

Que voulez-vous ? On n'écrit plus pour augmenter le trésor intellectuel de l'humanité, pour la postérité : on écrit pour être vendu et lu tout de suite ; après quoi advienne que pourra ! On n'a donc rien de mieux à faire que de saisir une tranche de vie au passage, et quoi de plus naturel que d'être tenté de la découper dans l'introspection de sa propre vie personnelle ?

La nature et l'homme suffisaient jadis à la contemplation des écrivains de sciences ou de lettres, des philosophes, des savants, des artistes. L'esprit moderne ne s'en tient plus là, et rien n'est apparemment plus surprenant et contradictoire que son goût pour le *fantastique*. Rien pourtant n'est plus facile à comprendre, pour nous qui continuons de vivre sous les lois de la logique. Après avoir rompu avec la métaphysique, avec l'idée et l'idéal, pour ne s'attacher désormais, disent-ils, qu'au réel, nos modernes ont été de bonne heure amenés à se demander ce qu'est en définitive le réel, et quelles sont ses limites. Tous les jours les découvertes de la science en éloignent l'horizon, en dilatent étrangement les perspectives. Ecoutons là-dessus M. Berge :

« Il nous semble de plus en plus qu'il existe autour de nous des puissances obscures, probablement accessibles à la science, mais inaccessibles à notre compréhension actuelle. Nous sentons l'inconnu grossir, l'avenir se préparer sourdement. Jules Verne a chassé les anciennes fées de nos cervelles d'enfants, mais c'était pour les remplacer par de nouvelles, plus tenaces et non moins merveilleuses ; leurs noms ? électricité, vapeur, air comprimé, etc. ; bref, toutes les forces de la nature captées par le savant, qui pourtant ne saurait encore prétendre les avoir vaincues, car elles n'ont livré à personne tous leurs secrets, et peut-être nous tiennent-elles à leur merci, alors que nous hurlons si fort notre triomphe.

Hypnotisme, transmissions psychiques ; objets de recherches encore incertaines, mais qui, à cause même de leur incertitude, nous imprègnent davantage de mystère ! La plupart des découvertes récentes de la physique, et en particulier de la physique mathématique, ont travaillé tour à tour à saper notre croyance en la réalité absolue et concrète des objets parmi lesquels nous nous mouvons. Où donc est l'époque heureuse où l'on pouvait affirmer : « Ceci est une table, ceci est une chaise, ceci est mon poing sur la table ? » Toutes ces choses naguère indubitables se décomposent, se résolvent en éléments de plus en plus imperceptibles à nos microscopes.

Parce que les bornes de la connaissance et du pouvoir humains sont reculées, notre siècle subit une véritable crise de la notion de la réalité, et parallèlement se développe une crise de la raison.

Le fantastique profite de cet estompage général des limites que l'on croyait définitives. De même que les genres littéraires n'ont pas conservé leur autonomie, le fantastique n'est plus indépendant du réel. L'on a introduit, ces dernières années, l'expression de « surréalité » ; celle-ci ne serait que le prolongement, l'approfondissement de l'ancienne réalité. La poésie même n'en serait que l'intuition. »

Notez que « fantastique » n'est pas pris ici au sens ordinaire et vulgaire du mot, par lequel on désigne communément l'invention ou le produit purement subjectif d'une imagination, sans aucun appui dans la réalité des choses. Le fantastique de nos modernes littérateurs « avancés » est chose imaginaire, en soi, si l'on veut, mais non pas purement fictive, qui a son point de départ et d'appui dans le réel dont elle est le prolongement possible et supposé ; ce n'est pas du réel, ni de l'irréel, c'est, comme on dit, du surréel. On devine assez tout ce qu'un romancier, par exemple, peut mettre de fantastique dans les inventions « surréalistes » de son crû.

Une autre caractéristique curieuse de « l'esprit moderne, » c'est la prédilection, l'attention complaisante au moins, assez nouvelle en littérature, qu'il marque pour ce qu'on appelle d'un mot gros d'imprécisions et d'équivoques : le mysticisme. M. Berge n'y fait qu'une brève allusion, comme à un élément susceptible de renforcer le dossier de son enquête. Nous pensons qu'il y a lieu, à notre point de vue, d'y insister davantage.

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, au temps d'Auguste Comte, de Renan, de Taine, de Berthelot, de Büchner, etc., etc., le « scientisme » avait décrété que la matière seule existait, seule pouvait être objet de notre connaissance, tout le reste étant invention humaine, pur néant. De ce dogme fameux on sait ce qu'il est advenu et comment il est allé rejoindre mainte autre prétention scientifique dans le panier aux déchets.

Nos modernes ne sont plus si tranchants, ni si affirmatifs. Nous sommes, pensent-ils, comme baignés dans une atmosphère d'inconnu, sorte de pénombre, obscure encore pour nous, du réel, et qui, pour être du « surréel, » n'est cependant pas pur néant ni rêve creux d'imagination en délire. Ils ne croient pas au surnaturel au sens où nous l'entendons, mais très volontiers ils admettent qu'il y a dans l'air, autour de nous, au-delà de la sphère du réel qui est l'aliment actuel de notre connaissance, des entités extra-naturelles, ils disent même surnaturelles, que le réel nous donne le droit de soupçonner, des entités donc qui, quoique transcendantes par rapport à nos perceptions vulgaires et courantes, sont des objets dignes de retenir notre attention et d'enrichir le trésor de la connaissance humaine. Aussi la mystique les intéresse-t-elle, mystique divine et mystique diabolique, mystique païenne et mystique de l'occultisme sous toutes ses formes, toutes choses qui ne sont pas rêves creux, mais surréelles en raison de leur point de départ et d'attache dans le réel, et qui par là-même sont des termes parfaitement objectifs de la pensée. L'existence de Dieu, de l'âme spirituelle, libre, immortelle, etc., ce sont là questions métaphysiques auxquelles ils ne se croient pas en état de donner aucune réponse, ni affirmative, ni négative. Mais ils n'entendent pas pour autant supprimer de la contemplation humaine ces entités surréelles, qui sont après tout et, quoi qu'on fasse, des catégories de la pensée.

Notons que, là aussi, la complicité du public assure le succès des romans et autres pièces de littérature plus ou moins teintés de mysticisme. La curiosité populaire se plaît au merveilleux, à l'occulte, au fantastique, beaucoup plus qu'au spectacle de la réalité.

Nous ne faisons qu'exposer, que constater : nous ne discutons pas. Nos lecteurs, du reste, voient assez l'absurdité et le danger de ces étranges nouveautés. Le surréalisme est une contradiction pure dans son principe qui prétend imaginer un milieu entre le réel et l'irréel, entre l'être et le néant ; et, d'autre part, ces fantaisies mystiques ne peuvent que fausser dans l'esprit du lecteur la vraie notion du surnaturel et des interventions divines dans la vie de la grâce, double injure à la raison et à la foi.

Nous ne sommes pas au bout des aberrations de l'esprit moderne dans la littérature. En voici une autre particulièrement grave, que signale et expose longuement le critique de la *Revue des Deux Mondes :* c'est ce qu'on pourrait appeler la *dissolution de la personnalité.*

« Que la personnalité soit conçue comme transcendante à la vie intérieure de l'homme (exemple : le moi de Thomas Reid, spectateur immobile devant un fleuve qui s'écoule), ou bien comme immanente, c'est-à-dire confondue avec cette vie intérieure, il est évident que notre esprit d'analyse actuel tend à en dissocier la notion. Le savant, l'œil au microscope, oublie l'aspect habituel d'une goutte d'eau ou de sang pour ne plus voir qu'un grouillement de globules ou de bactéries. L'analyse, sans s'opposer à une synthèse ultérieure, donne à notre intelligence certaines formes de raisonnement qui peuvent réagir, en dehors même de la logique, sur notre système du monde.

La conception d'une personnalité transcendante est très étrangère à la mentalité moderne, qui répugne en effet à l'absolu. Or, que serait d'autre un *moi* indépendant du courant d'impressions qui passent ? La tendance actuelle à voir l'univers sous son apparence mouvante s'accorde d'ailleurs assez mal avec l'idée d'un « moi » substance, invariable, uni et simple comme une sphère.

Bien que la personnalité semble à première vue une évidence fondamentale de l'ordre pratique, il se trouve que certains s'aperçoivent ou croient s'apercevoir brusquement que sa notion repose sur une base instable. L'homme aussitôt la met en doute et devient une proie mûre pour l'angoisse. Tous les héros de la littérature moderne qui nous exposent leurs incertitudes, leur impuissance à décider, à agir, ou du moins à agir avec cohésion, ont ainsi perdu conscience du lien qui constituait leur personnalité.

Nos personnages modernes pourraient évidemment tirer de la constance de leur volonté l'impression de la simplicité de leur nature. Mais leur volonté justement n'est pas constante, parce que leur intelligence, qui répugne à l'arbitraire et au traditionnel, refuse de se fixer un but, et aussi parce qu'ils ne veulent renoncer à aucune sollicitation du dehors. Notre siècle est un de ceux qui vivent le plus vite, et par suite un de ceux dont il est le plus difficile de détourner les yeux. Les instants s'enfuient et nous voudrions capter chacun d'eux. Le culte de l'instant est encore l'une des caractéristiques de notre époque, et c'est *à l'instant* que nous demandons l'impression de l'éternité ; car l'instant est un absolu d'une nouvelle sorte, où nous avons la sensation de nous retrouver tout entiers, d'appréhender l'univers global, de saisir l'âme de la réalité. »

Tout cela n'est pas très clair : essayons de traduire en langage intelligible. Le *moi* de ces universels démolisseurs est malade. Existe-t-il même ? Ce n'est pas sûr, puisque tout change, tout coule, et que notre personnalité n'est qu'une succession d'états différents où seul est saisissable l'instant fugitif du présent, qui fuit d'ailleurs comme tout le reste. Où est alors la base sur laquelle le moi pourrait établir sa stabilité, son identité continue ? « *Notre âme totale n'a qu'une valeur presque fictive,* » écrit M. Berge ; notre moi aussi : Conscience, évidences intuitives de la raison, absolu de ses idées universelles, fixité éternelle des essences et des principes fondamentaux de la connaissance intellectuelle, etc., pure tradition et vieilleries périmées que tout cela. Le moi n'est qu'un mot qui désigne une sensation, relative, inconsistante et fuyante comme les autres.

On reconnaît là l'écho de la philosophie (??)

orientale, où M. Henri Massis, dans sa *Défense de l'Occident* [1], a si bien mis en lumière l'absorption de la personnalité humaine dans l'universel flux panthéistique des choses.

Le pionnier de « l'esprit nouveau » a donc perdu son « moi. » Mais la nature est là, inexorable dans ses exigences profondes, envers et contre toutes les divagations de la pensée humaine en rupture d'équilibre et de bon sens. Le penseur ultra moderne, malgré tout, cherche son moi égaré et finalement il le trouve... dans son corps !! Il fallait s'y attendre. A cette heureuse trouvaille, M. Berge n'est pas loin d'applaudir :

« *Notre âme n'a qu'une valeur presque fictive*, mais, passant enfin sur le plan pratique, cela nous amène donc à considérer le corps comme un vase où notre spiritualité (personnalité) serait enclose. A force de poursuivre une unité qui échappe toujours de plus en plus à notre analyse, nous finissons par l'acculer à une barrière qu'elle ne pourrait guère franchir que par un tour de passe-passe qui serait bien difficile d'ailleurs à faire admettre. La personnalité peut n'avoir qu'une valeur fictive vue de l'intérieur, mais elle est enfermée dans un corps qui, lui, est un individu physique, concret, limité, indéniable.

Notre corps est-il une explication suffisante à notre apparence de personnalité ? C'est évidemment discutable, mais ne peut-on pas du moins prendre appui sur lui pour tenter de rassembler enfin ces éléments trop épars ? Oui, sans doute, et c'est à cette théorie que se sont ralliés un certain nombre d'écrivains désireux de sortir de l'incertitude et de se redonner une cohésion intérieure qui leur permît de vivre. »

Grand bien leur fasse, s'ils réussissent à trouver dans le corps, terrain de perpétuels changements, la fixité, l'identité continue, qu'ils réclament par ailleurs, avec raison, comme caractéristiques constitutives de la personnalité humaine !

C'est toujours le même exercice de variations indéfinies sur le même thème faux : dans le « composé humain » on ne voit que le corps, les sensations, la sensibilité ; quant à son âme spirituelle, à son intelligence des idées universelles, à sa volonté libre, à sa conscience, tout cela est métaphysique pure ; on n'en tient pas compte. Quoi d'étonnant si, fermant les yeux à toute lumière de la raison et de la foi, ces pauvres aveugles *circumferuntur omni vento doctrinæ ;* et encore le mot de S. Paul, en ce qui les concerne, n'est-il plus tout à fait applicable : il faudrait dire aujourd'hui : *circumferuntur omni vento sensuum.*

M. A. Berge termine sa longue enquête par un chapitre intitulé : *L'Inquiétude moderne,* auquel nous souscririons plus volontiers qu'aux précédents. Ce n'est pas un sujet bien neuf que cette actuelle « inquiétude du siècle, » mais c'est un sujet dont tous les aspects ne sont pas près d'être épuisés. A vrai dire, cette inquiétude, au sens abstrait et général du mot, serait difficile à définir ; car, de même qu'il n'y a pas de maladies, mais seulement des malades, l'inquiétude n'existe que dans la réalité concrète des gens inquiets, et nos « modernes » le sont — ils l'avouent — mais chacun à sa façon.

Il faudrait tout un volume pour relever chez nos écrivains contemporains les formes variées de leurs doutes, de leurs angoisses, de leurs efforts désespérés pour s'évader du chaos d'obscurités et de contradictions où leur universel relativisme les a conduits. Disons seulement, d'un mot qui résume tout, qu'ils sont bon gré mal gré tourmentés par une soif impérieuse de cet absolu qu'il ne suffit pas de chasser pour l'empêcher, comme le naturel, de revenir au galop. Ils sont malades, et le savent, car ils souffrent. Reste à savoir s'ils auront le bon esprit et la bonne volonté de guérir, de chercher là où il est le remède au mal, dont il nous faut dire un mot maintenant pour conclure.

L'enquêteur de la *Revue des Deux Mondes,* tout en se montrant quelque peu inquiet de ces tendances aussi nouvelles qu'audacieuses des « jeunes » dans la littérature, n'ose pas franchement les condamner. Il attend de cette évolution que par certains côtés elle aboutisse à d'heureux résultats : telle une inondation qui, malgré des catastrophes, ne laisse pas de fertiliser le sol où elle s'est répandue. Quant à ce qu'il tient tout de même pour de regrettables exagérations, il espère que peut-être le « rythme naturel de l'esprit » ramènera ces égarés dans les voies de la sagesse antique.

Nous ne partageons point cet optimisme relatif. L'excès du mal n'a pas toujours, tant s'en faut, pour résultante nécessaire, la réaction du bien.

Mais ce qui nous inquiète davantage, c'est que M. Berge n'apprécie point à sa juste valeur le mal de ces nouveautés délirantes, parce qu'il n'en voit pas, comme nous, la source là où elle est, dans l'absence totale, chez nos contemporains, non seulement de foi, mais des plus élémentaires notions de philosophie naturelle ; et nous pouvons difficilement nous empêcher de penser que notre auteur souffre lui-même, plus qu'un peu, de cette fâcheuse indigence ; car, à moins que ce ne soit un tour de force délibéré, comment peut-on concevoir que, tout au long de cette enquête (4 grands articles de la *Revue,* plus de 100 pages) il ne soit question ni de l'âme spirituelle, ni de la liberté, ni de la conscience, ni de la connaissance proprement intellectuelle, ni de l'immortalité et des fins de la vie, ni de la morale, dans une étude où sont constamment mis en cause la psychologie de l'homme, sa pensée, sa sensibilité, ses certitudes et ses doutes, les directives de sa vie, l'orientation de ses destinées ?

Mais ce n'est pas de M. Berge que nous avons à faire ici la critique. Nous ne voulions que lui emprunter, d'ailleurs très librement, quelques-unes des plus intéressantes constatations qu'il a rele-

[1] Cf. *Ami* 1928, p. 797.

vées au cours de ses recherches sur « l'esprit de la littérature moderne. »

Une conclusion très nette pour nous s'en dégage : c'est que dans le monde des incroyants qui ne veulent même plus être des « penseurs, » tant ils ont horreur de tout ce qui est intellectuel et métaphysique, on s'enferme de plus en plus dans le cercle de la vie humaine matérielle, organique, sensible. Sont-ils matérialistes ? Au sens du XIX^{e} siècle, par système, non ! Toutes les théories en *ismes* leur répugnent également ; ils n'en veulent professer aucune : ils ne sont donc pas des adeptes du *matérialisme*. Mais, comme ils n'accordent aucune créance aux opérations de l'*esprit*, et se confinent dans tout ce qui est exercice ou objet de *sensibilité*, laquelle est rigoureusement dépendante de la matière, ils sont en fait, pratiquement, matérialistes.

Contradiction manifeste : ils ont un dogme, pourtant, un postulat, qu'ils tiennent pour vérité à priori, sans autre souci de sa preuve, à savoir : qu'il n'y a de *réel* que ce qui tombe sous les sens ; et les voilà, sur ce point-là, inconsciemment peut-être, métaphysiciens malgré eux. Nous ajoutons, nous : or, ce qui tombe sous les sens est d'ordre matériel non spirituel ; nos modernes réalistes sont donc par là-même matérialistes.

Le mal est grave, comme on le voit, et laisserait peu espérer sa guérison, si le « surréalisme » n'était pas une porte ouverte encore au retour de la métaphysique, c'est-à-dire d'une saine philosophie de l'esprit et de l'universel. L'inquiétude aidant, et aussi les revendications instinctives de la nature, le bon sens pourra reprendre ses droits dans des esprits vides de doctrine plus vite que chez les intelligences intoxiquées par le venin positif de l'erreur.

Il va sans dire que dans tout ce qui précède, nous n'avons, ainsi que l'auteur de l'enquête de la *Revue des Deux Mondes*, visé que l'avant-garde audacieuse, et limitée, des « novateurs » de l'esprit moderne. Le déplorable état d'âme désemparée qu'ils révèlent est inquiétant sans doute, mais loin encore de régner communément parmi nos actuels penseurs et hommes de lettres.

Pour être complète, pleinement significative, la présente enquête aurait dû s'étendre à tous les champs de la littérature moderne et faire la place qu'ils méritent à une autre catégorie de jeunes, imprégnés, ceux-là, d'esprit de foi catholique et ardents initiateurs d'une campagne en sens opposé, qui autorise les plus belles espérances. Modernes, ils le sont, assurément, mais leur modernité — nous ne disons pas modernisme — sait adapter sagement l'apport raisonnable des temps nouveaux à l'héritage intangible du passé.

Que sera demain, particulièrement pour nous en France ? Il serait vain de vouloir le prédire, tant est complexe et inaccessible à notre entendement la synthèse de toutes les causes grandes et petites, physiques et morales, qui tissent à l'avance la trame de l'avenir. Une chose est certaine, cependant, incontestable pour tous ceux qui ont vécu à la fin du XIX^{e} siècle, c'est que l'esprit général de l'élite pensante est tout autre aujourd'hui qu'au déclin de l'Empire. On raisonnait alors faussement sans doute, mais on raisonnait ; on était positiviste, rationaliste, libre-penseur, athée, sceptique, avec toutes les conséquences pratiques, et passionnées, du système adopté. Actuellement nos jeunes raisonnent moins, les réalistes plus du tout ; ils sont tout à l'action, et c'est là une tournure de vie, une tendance, qui n'est pas défavorable au retour de la raison, de la foi catholique aussi, dans l'élite de notre société future. Plutôt peut-être que par la voie directe du raisonnement, l'esprit moderne sera ramené à un plus sain équilibre par les rudes leçons des choses et de la vie vécue.

II

M. Louis Barthou, naguère encore garde des Sceaux dans le premier ministère Tardieu, est un personnage politique de tout premier plan, en même temps qu'un lettré de haute culture. Il n'est pas des nôtres, et, au cours de sa longue carrière parlementaire, il n'a pas toujours eu, au point de vue religieux, l'attitude assagie, plus même que tolérante, presque sympathique, qu'il semble avoir adoptée en ces derniers temps. Eût-il écrit jadis l'article qu'il vient de donner dans ses « Propos libres » des *Annales politiques et littéraires* (1er février) à propos du cardinal Verdier ? C'est douteux ! Mais n'importe ! C'est un fait que nous constatons avec plaisir et qui est tout à son honneur. Nos amis ne lisent point les *Annales*. Ce serait dommage, pourtant, qu'ils fussent privés de ce curieux et rare morceau, aussi bien écrit que correctement pensé. L'analyser ? Nous ne pouvions y songer, tant, à notre avis, il mérite d'être servi en entier, goûté dans toute la saveur originale de son texte. Le voici :

« Il y a toujours des événements à observer dans la vie intérieure, et j'en sais un qui, pour n'avoir pas dépendu des pouvoirs publics, n'en est pas moins significatif, heureux et louable. C'est l'intronisation du cardinal Verdier à laquelle j'applique ces épithètes, que j'ai pesées. Elle s'est faite dans des conditions telles que les catholiques pratiquants ne doivent pas être les seuls à s'en réjouir. Elles ont, ni plus ni moins, intéressé la paix française.

Au premier abord, le choix du pape avait surpris ; à la réflexion, il était apparu comme l'expression d'une sage et prévoyante politique. Le secret du Vatican avait été bien gardé. Pendant que l'on posait, d'ici de là, des candidatures prises dans l'épiscopat, et qu'on les poussait même avec un zèle trop indiscret, qui leur fut peut-être fatal, le saint-père s'appliquait à maintenir ses attributions de pontife souverain. Il les exerça avec une indépendance renseignée qui fit, en quelques semaines, d'un prêtre sulpicien, éloigné de toutes les intrigues, un archevêque, le premier de France, et un cardinal.

Ce prêtre est un *homme*. A la suite d'une attention délicate qui m'avait vivement ému, j'ai eu la faveur de l'approcher. Sa simplicité et sa modestie ajoutent à sa distinction. Grand, les yeux clairs et francs, la parole élégante et sobre, les regards et la voix également assurés, il impose, tout de suite,

le respect et la confiance. On sent qu'avec lui il n'y a pas des dessous. Il n'avait pas fait le rêve magnifique et dangereux de l'archevêché de Paris. Il a accepté cet honneur imprévu comme un devoir. Au seuil de la vieillesse, il finissait sa vie « dans l'humilité et le silence du séminaire. » Brusquement, un ordre supérieur en rompit la ligne. Ce fut un déchirement. Il l'a dit, et qui l'a vu ne peut se refuser à le croire.

M. Verdier dirigeait six cents jeunes clercs. Leur éducation suffisait à occuper, selon ses goûts, une existence dignement remplie, qui s'acheminait à pas lents, vers une douce retraite. Et voici qu'un geste, auquel il doit obéir, le jette « au large dans une barque, » pour assumer les responsabilités de l'action. Après s'être recueilli, il les mesure et il les juge. Quand il passe de l'humble prêtrise à l'épiscopat, son attitude révèle non une vanité prétentieuse, mais une conscience alarmée. Il a moins d'orgueil que de craintes. Même, tout d'abord, il a eu peur, cette sorte de peur courageuse des forts qui, voulant remplir tout leur devoir, redoutent d'être inférieurs à leur tâche. Celle-ci est lourde. Paris est « l'immense diocèse, la capitale de la France et, un peu, du monde, le centre nerveux où tout afflue et d'où tout part », le « théâtre unique » qu'occupent et agitent tous les remous des passions humaines. Il y faut, avec du tact et de la bonté, la psychologie attentive des besoins du peuple et le souci constant, toujours éveillé, des modifications et des améliorations qu'il a la volonté légitime d'obtenir. Il n'est pas, au temps où nous vivons, de pasteur des âmes qui puisse assurer sa mission s'il n'a pas le sens social. Le discours du nouvel archevêque de Paris en est tout imprégné. C'est à un haut degré qu'il le possède. Sa profession de foi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, vient du cœur.

Mgr Verdier a aussi le sens politique. Résolu à pratiquer, dans sa plénitude, un « sacerdoce loyal et complet, » il a compris que s'il le tient, pour servir Dieu, « du représentant de Dieu sur la terre, » il doit à César ce qui appartient à César. Aussi a-t-il fait à M. d'Andigné, à M. Renard et à M. Doumergue des visites qui, n'étant exigées par aucun concordat ou par aucun protocole, ont produit la meilleure impression. Ce sont d'heureux débuts. Le président du Conseil Municipal et le préfet de la Seine sont des hommes trop bien élevés pour n'avoir pas été sensibles aux bons procédés qui s'adressaient, en leurs personnes, à toute la population parisienne. Auprès de M. Doumergue, la visite avait un autre caractère. Le cardinal Verdier avait vu à Rome « le prestige de la France grandir, — et grandir tous les jours. » C'est une impression dont il rapportait la fierté patriotique au président de la République. Je sais que cette entrevue a été cordiale. Elle inscrit un bon point de plus au compte de la pacification des esprits. Quand Guizot recevait Lacordaire à l'Académie, il marquait la singularité d'une rencontre qui eût sans doute étonné S. Dominique. Nous n'en sommes plus à ces étonnements. La liberté de conscience n'est qu'un vain mot si elle ne s'accompagne pas du respect des croyances. Qu'un chef d'Etat protestant et qu'un prince de l'Eglise, fils au même degré de la France, s'accordent dans son amour pour elle, le spectacle n'est pas nouveau, mais il faut se réjouir chaque fois qu'il se renouvelle. La République n'y perd rien, et la France s'y retrouve. Seuls les sectaires peuvent en prendre ombrage...

M. Gaston Doumergue a-t-il appelé « Monsieur » le nouvel archevêque de Paris ? Que le comte René de Monti de Rézé me pardonne de récuser sa caution. Ancien chambellan du comte de Chambord, il publie sur ce prince des *Souvenirs* d'un haut intérêt. Il nous y apprend que, tel le président de la République française, le prétendant, évincé du trône par sa propre intransigeance dans la question du drapeau, n'avait jamais consenti à donner du « Monseigneur » à un évêque. Depuis que la séparation est acquise, je crois que nos présidents, et en particulier M. Doumergue, sont plus accommodants et ne redoutent pas de se compromettre en employant un titre traditionnel. J'ai connu le père Verne, aux temps anciens où je débutais dans la vie parlementaire. Ce député radical de l'Hérault était le meilleur des hommes, et qui s'entendait à merveille avec Mgr Freppel. J'ai déjà raconté comment il avait réussi à concilier son respect des lois concordataires, qui excluaient le *Monseigneur*, avec son amitié, qui se résignait mal à la sécheresse du *Monsieur*. Il appelait l'évêque : « Mon vieux seigneur ». C'était une trouvaille que les articles organiques n'avaient pas prévue, mais dont s'amusait l'esprit..., j'allais dire endiablé ! de Mgr Freppel. Nous n'en sommes plus là et, s'il était roi de France, je doute que le comte de Chambord donnât du « Monsieur l'évêque » au cardinal de Paris. Une politesse envers les personnes n'est pas une abdication des principes. Il y a des mots qui ne font plus peur...

Après cela, si l'on me traite de clérical, je n'en serai pas surpris, puisque tout arrive. Pourtant, le reproche serait injuste. Il est plus facile de dénoncer le cléricalisme comme l'ennemi que d'en donner une définition exacte et précise. »

N'est-il pas vrai que cette page savoureuse valait d'être signalée et retenue ? L'article d'où nous l'avons extraite a une portée plus générale, ainsi que l'indique son titre : ***La paix légale et morale des consciences,*** **titre que M. Louis Barthou s'applique, tout au long, à justifier par des considérations de justice et de tolérance qui, pour émaner d'une inspiration politique plutôt que religieuse, n'en sont pas moins, de la part de nos adversaires militants d'hier, l'indice d'une évolution d'idées et de sentiments pratiques, à laquelle, en tant que catholiques, nous sommes heureux d'applaudir.**

III

Depuis que l'illustre Herriot a mis le mot à la mode, on parle beaucoup de l'*école unique* ; rares pourtant, même parmi ses plus fervents protagonistes, sont ceux qui pourraient dire au juste en quoi consiste cette « nouveauté, » en donner une exacte définition. On voit bien quelles sont les réformes proposées sous ce vocable vague et suspect ; mais il est plus difficile de comprendre comment peut se justifier ici l'emploi de l'épithète « unique. » En quoi « l'unité » de l'enseignement sera-t-elle réalisée plus qu'aujourd'hui, quand l'Etat le donnera gratuitement (aux frais des contribuables) dans toutes les écoles, à tous les degrés? Et quelle « unicité » encore pourra bien résulter, dans l'enseignement public, du fait qu'à douze ans tous les petits Français seront « sélectionnés, » les uns acheminés vers le secondaire et le supérieur, les autres — les cancres — laissés pour compte... à leurs familles ? Avec cette double réforme — *gratuité, sélection* — on aura, si l'on veut, l'école pour tous, l'école démocratique, l'école sélectionnée, mais non pas l'école

unique au sens propre du mot, puisque, d'après ses auteurs, la réforme projetée n'évitera point qu'à côté de l'école publique ainsi améliorée, il y en ait d'autres, qui l'empêcheront d'être unique.

Maladroitement choisie en ce qui concerne les transformations rêvées dans le système scolaire « présent, » la formule « école unique » devient malheureusement exacte, si on la rapporte, dans l'avenir, au *but* que, plus ou moins consciemment, poursuivent ses inventeurs, qui sont en même temps les adversaires de l'enseignement libre. On espère sournoisement, sans oser en convenir, que la gratuité de l'enseignement public des lycées, et le soin qu'on prendra de n'y grouper que des élites, finiront peu à peu par vider les écoles privées, et payantes, et qu'on arrivera par là finalement, *au fait*, à l'école unique, au monopole qu'on sait irréalisable par abrogation directe de la liberté d'enseignement. La tactique est habile, pour nous pleine de dangers. Il est temps d'ouvrir l'œil et de nous préparer à la déjouer. Il faudra une loi pour sanctionner l'ensemble de la réforme scolaire. Jusqu'à présent la question n'a pas encore été présentée au Parlement ; quand l'heure sera venue — et elle viendra — elle sera certainement l'objet d'âpres discussions, car c'est au fond la vie ou la mort de la liberté d'enseignement qui est en jeu (loi Falloux, de 1850, loi d'enseignement supérieur de 1875). Il n'est donc pas trop tôt de prévenir, dans l'opinion publique, les impressions favorables que lui feront éprouver, au premier abord, les apparences séduisantes de la soi-disant école unique. Et pour cela, avant d'en répandre la critique autour de nous, il faut que nous soyons, tout les premiers, pourvus à l'avance d'idées justes et de bonnes armes de combat pour la lutte qui s'annonce, et ne tardera guère à s'engager à fond, à propos de l'école unique.

Ce n'est pas dans une « Causerie » rapide qu'il est possible d'aborder dans son ensemble un pareil sujet. L'*Ami* y reviendra, à son heure, pour le traiter dans ses colonnes avec tout le développement qu'il mérite. En attendant, pour ceux de nos lecteurs qui sont déjà préoccupés de la controverse, nous ne voulons pas tarder davantage à signaler deux sources, nous dirions presque deux documents, où ils pourront trouver des éléments précieux d'étude et d'argumentation. C'est d'abord la conférence qu'a donnée M. Albert Salle à l'Assemblée générale de la Société générale d'Education et d'Enseignement (*Bulletin de la Soc. gén. d'Ed. et d'Ens.*, mai 1929) ; et c'est surtout la magistrale conférence prononcée par M. Léon Bérard le 18 déc. 1929, dont le texte, revu et complété par l'auteur, a paru dans la *Revue Hebdomadaire* du 18 janvier 1930. L'étude de M. Léon Bérard, fort longue, est merveilleuse de clarté, d'esprit et de puissance persuasive. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement quelques-unes des idées les plus saillantes de ces deux offensives vigoureuses contre l'école unique.

Félicitations, d'abord, à M. Léon Bérard pour sa mise au point lumineuse de la question telle que la présentent « pour le moment » les partisans de la réforme. Voici comment ils raisonnent :

L'enseignement secondaire de nos lycées est à l'heure actuelle un enseignement bourgeois, réservé aux riches, puisque seuls peuvent y accéder les enfants dont les parents sont en état de supporter la lourde charge des frais d'une éducation qui se prolonge sur une durée moyenne, mettons de 6 ans pour les études secondaires, et de 4 ou 5 ans au moins pour l'enseignement supérieur. D'où il résulte que nos lycées sont pleins de cancres riches, alors que leur pauvreté condamne à rester en bas de l'échelle sociale une quantité d'enfants du peuple, très bien doués, qui pourraient considérablement grossir l'élite intelligente de la nation. N'est-ce pas là un état de choses révoltant, antidémocratique, souverainement nuisible au bien public de la France ?

Or, de remède au mal, il n'en est qu'un, difficile peut-être, héroïque même, si l'on veut, mais nécessaire : c'est la *gratuité* de l'enseignement à tous ses degrés. Quand les portes de nos écoles publiques seront ouvertes à tous indistinctement, à toutes les valeurs d'où qu'elles viennent, alors, et alors seulement, disparaîtra cette choquante inégalité sociale qui a aujourd'hui toute sa raison d'être dans les puissances de l'argent ; alors, tous les talents pourront se développer et donner leur utile mesure dans la voie où ils auront été à même de librement s'engager ; alors, cessera la honte sociale qu'exprimait jusqu'à présent la déplorable vieille formule populaire : « Pauvreté empêche bons esprits de parvenir. » Donc, école *gratuite*, voilà, pour son premier caractère, pour son point de départ fondamental, ce que veut dire école *unique*

Mais, contre cette utopie se dressent immédiatement deux formidables objections : l'une *financière*, l'autre que, faute d'un meilleur terme, nous appellerons *morale*. De la financière nous dirons un mot tout à l'heure ; elle est très grave, assurément, et déjà suffisante, à elle seule, pour porter un coup mortel au rêve de l'école unique. Plus grave cependant, et, s'il se peut, plus insoluble encore est l'objection « morale » que voici : Si l'on ouvre à deux battants les portes des lycées, gratuitement, à tout venant, dans quelle prodigieuse proportion va s'y augmenter la masse des cancres dont on déplore déjà le trop grand nombre, sous le régime payant ?

C'est vrai, répondent Herriot et Cie, mais qu'à cela ne tienne. Les portes seront ouvertes, oui, et cependant n'entrera pas qui voudra. Nous allons établir un barrage, un filtre, un filet de sélection qui permettra d'éliminer les non-valeurs ; seuls entreront les « bons sujets, » et dans nos lycées les enfants du peuple intelligents vont ajouter leur contingent à ce qui pourra rester encore de l'élite des petits bourgeois, après la sélection qu'ils subiront comme les autres.

Telle est l'idée générale, abstraite, de la *sélection* envisagée comme remède aux inconvénients de la gratuité universelle. Reste à en déterminer pratiquement les modalités. En voici quelques-unes qui semblent arrêtées dans l'esprit des réformateurs.

Les enfants seraient soumis à l'examen de barrage, à la sélection, au sortir de l'école primaire, vers 12 ans. Des examinateurs, spécialement choisis pour ce délicat travail, auraient charge de décider de la valeur intellectuelle de l'enfant et de l'orienter vers les destinées qu'appelle son tempérament moral et ses connaissances acquises, d'après tous les renseignements susceptibles d'aider à résoudre un pareil problème. Si la loi de l'école unique est votée, un règlement d'administration publique précisera le mode de recrutement de ces examinateurs-orienteurs, ainsi que le programme des différents genres d'épreuves sur lesquelles ils auront à asseoir leur jugement.

Sélection,* voilà donc la seconde caractéristique essentielle de l'école unique, laquelle, en définitive, plutôt qu'unique, devrait être appelée *gratuite-sélectionnée.

Nous ne discutons pas, c'est entendu ; jusqu'ici nous ne faisons qu'exposer, afin de présenter une idée claire de ce qu'est l'école unique dans la pensée de ses inventeurs, de ce qu'elle serait, si elle devait être un jour réalisée.

Quelques réflexions sommaires, maintenant, où, sans entrer dans le vif de la question, nous indiquerons seulement les plus gros écueils sur lesquels devrait logiquement se briser l'utopie de l'école unique.

Pour l'écueil financier — on devine assez ses colossales dimensions. Laissons la parole à M. Albert Salle :

« Qu'on ne s'y trompe pas : c'est bien la destruction de l'enseignement libre, c'est-à-dire, respectueux de la religion, qui est visée.

Comment y parvenir ? Il faut faire cesser, dit-on, le scandale de l'enseignement secondaire réservé aux enfants des riches, et, pour ouvrir les portes des lycées aux lauréats de l'école unique, on va instituer la gratuité de l'enseignement secondaire. Un trou profond dans le budget ! ! Cela importe si peu qu'on va en creuser un autre véritablement insondable.

Toutes les familles ne rêvent pas de faire de leurs enfants des bacheliers. Quand, à douze ans, un enfant quitte l'école avec un rudiment d'instruction, on songe plus souvent à en faire un apprenti à la ferme ou à l'atelier qu'un inutile collégien. Le nombre des déclassés est suffisant pour ne pas chercher à l'accroître. Pour triompher du bon sens des parents, on leur offrira l'appât d'une allocation qui compensera la perte du salaire que les enfants auraient pu verser dans le budget familial. Combien de temps dureront ces allocations ? aussi longtemps sans doute que le futur médecin ou le futur avocat ne trouvera pas dans l'exercice de sa profession la somme suffisante pour pourvoir à ses besoins et soutenir ses parents : c'est dire que l'allocation risque fort de devenir perpétuelle. Où prendra-t-on l'argent nécessaire pour subvenir à la réalisation de pareilles folies ? Probablement « là où il est », sauf à ne plus rien trouver, car le bas de laine, rempli sou par sou par l'économie, cette vertu essentiellement française, sera vidé depuis longtemps.

Les établissements d'enseignement libre, incapables de lutter contre la gratuité et les allocations, devront fermer leurs portes et, de fait, le monopole de l'Etat sera rétabli. Ce jour-là on illuminera le fronton des Loges ; consultées en 1923 sur la question, elles ont presque toutes adhéré au monopole par l'école unique, et le Grand Orient a pu déclarer en 1924 : « Qui dit école unique sous-entend monopole ou nationalisation. »

Non moins suggestive et probante est l'argumentation de M. Léon Bérard à propos des difficultés insurmontables qui attendraient l'école unique au tournant dangereux de la fameuse « sélection. »

Comment pronostiquer l'avenir d'un enfant et l'orienter vers une destinée fixe à l'âge de onze ou douze ans ? Quels *orienteurs-psychologues,* comme on les appelle déjà, auront charge d'un pareil jugement, d'une pareille responsabilité ? Des primaires ? Mais les primaires détestent le secondaire, que d'ailleurs ils ne comprennent point : c'est connu. Les primaires actuels, d'ailleurs, sont loin d'être en odeur de bonne estime auprès d'un grand nombre de parents, qui se refuseront certainement à leur abandonner les aléas du redoutable horoscope.

Quoi alors ? Aura-t-on recours à un jury d'étrangers, qui ne pourront que contrôler, vaille que vaille, la seule scolarité de l'enfant, sans rien savoir de sa vie, de ses habitudes, de son tempérament, de son milieu familial ? Si d'aventure ils les consultent, les officiels orienteurs-psychologues ne s'en tiendront pas à l'avis des parents, qui sont pourtant, généralement, de par l'ordre de la nature, les meilleurs juges des aptitudes de leurs enfants. Les parents, du reste, répondraient souvent qu'à onze ou douze ans il est trop tôt pour décider de l'avenir d'un enfant, et c'est là encore une objection de pur bon sens contre le système de sélection de l'école unique.

Il n'y a d'ailleurs point de juge qui puisse se considérer comme investi à priori du droit de prononcer une sentence juste en pareille matière. Ce peut être l'affaire d'un maître d'école, d'un parent, d'un ami, d'un curé, au hasard des circonstances, nous voulons dire suivant les desseins, pour nous impénétrables, dont la Providence s'est réservé le secret. A propos de curé, M. Léon Bérard nous dit quel fut « l'orienteur-psychologue » de Claude Bernard :

« Laissez-moi vous citer un exemple d'heureuse sélection, dans la vie de Claude Bernard. Nous ne saurions en dire rien de mieux ni de plus significatif que ce qui en a été dit par Ernest Renan, en une phrase toute simple, lorsqu'il prononça devant l'Académie française l'éloge de l'illustre savant : « Comme il apprenait bien à l'école, le curé le choisit pour enfant de chœur et lui fit commencer le latin. » Par les soins de ce prêtre Bernard fit ses études dans un petit collège ecclésiastique. Quelques années après, il trouve un emploi chez un pharmacien de Lyon, et il donne un vaudeville au

théâtre des Célestins. Vers l'âge de dix-neuf ou vingt ans, il débarque à Paris, ayant dans sa valise une tragédie qu'il destine au théâtre de l'Odéon. Sa pièce est refusée ; il se laisse convaincre qu'elle est mauvaise ; il renonce à la littérature et se met à étudier la médecine. Quel *orienteur-psychologue* eût pressenti le génie scientifique du petit vigneron du Beaujolais ? Lequel l'eût mieux *orienté* que le curé du village, messager du destin et oracle de la vocation par zèle charitable ? La mission de celui-ci fut pourtant dénuée de toute solennité augurale, comme on le voit par la phrase de Renan, que l'on prendrait pour le début d'une histoire édifiante à l'usage des adolescents. »

En dernier lieu, M. L. Bérard sert à ses confrères de l'Université, partisans de l'école unique, une sorte d'argument *ad hominem*, plus original, à notre avis, que sérieusement concluant, quand il dit :

« Le but de l'école unique, c'est d'amener dans les lycées les élèves les plus intelligents et d'exclure les cancres. Qu'en fera-t-on, des cancres ? Ils se trouveront nécessairement refoulés dans l'enseignement libre, que l'on entend maintenir. De ces cancres présumés l'enseignement libre tirera peut-être tout un lot florissant de bons élèves, prompts à démentir le pronostic de leurs « orienteurs » officiels. Va-t-on lui faire ce présent ? »

Quoi qu'il en soit du sort futur des « cancres, » l'école unique reste une très grosse menace à l'horizon pour l'enseignement libre et pour l'Eglise de France. Elle est viciée, en outre, au seul point de vue de la philosophie naturelle, de cette tare originelle, d'être une théorie d'inspiration socialiste : double raison, pour nous, de nous préparer sérieusement à la combattre.

Gardons-nous, toutefois, de nier la part de vérité que renferme l'impressionnant exposé démocratique des lacunes et désordres de notre système actuel de scolarité secondaire, et ne soyons pas les derniers à reconnaître que la pauvreté ne doit pas « empêcher les bons esprits de parvenir. »

A ce mal il y a, Dieu merci ! d'autres remèdes que l'école universellement gratuite et sélectionnée, comme serait. par exemple, un meilleur régime des bourses à mettre généreusement à la disposition de tous ceux qui en auraient besoin et pourraient en profiter. Mais c'est là un ordre de considérations qui sort de notre cadre et fera, ultérieurement, l'objet d'une étude à part. Retenons, en attendant, pour en parler avec compétence, le double caractère essentiel de l'école unique — gratuité et sélection — et ne commettons pas la faute de lui attribuer pour le temps présent, dès son entrée en vigueur, les redoutables et inévitables conséquences indirectes qui en résulteront pour l'enseignement libre dans l'avenir, si jamais la franc-maçonnerie réussit à la faire entrer dans nos mœurs.

IV

M. l'abbé Moreux, dans l'*Ouest-Eclair* (1er janvier), met une fois de plus au point l'état présent de la controverse, jadis fameuse, relative aux prétendues origines simiesques de la race humaine.

« Le grand physiologiste Duclaux, qui aimait cultiver le paradoxe, se plaisait à répéter : « C'est parce qu'elle n'est sûre de rien que la science avance toujours. » Jamais maxime ne fut plus vraie qu'en préhistoire.

Quoi d'étonnant ? La préhistoire n'est qu'un chapitre de la géologie, et c'est à cette dernière de nous apprendre l'époque de l'apparition de l'homme dans la suite des temps. Mais l'homme étant par son corps le plus élevé dans la série des mammifères, le préhistorien demandera à la zoologie de lui fournir les données dont il a besoin ; et, dès ce moment, il s'aperçoit que toute sa science s'apparente à l'anatomie humaine, et aussi à l'anatomie comparée. Dès lors, voilà notre savant lancé dans la paléontologie.

Une telle complexité de données nécessaires pour faire œuvre utile montre avec quelle prudence le préhistorien doit formuler ses affirmations.

Sans doute possédons-nous de nombreuses reliques de l'humanité primitive ; mais, tous ces restes appartenant à des époques différentes et de provenances diverses, c'est-à-dire recueillis en des localités souvent fort éloignées les unes des autres, le classement devient difficile.

L'Europe occidentale a été assez bien fouillée ; mais ailleurs les découvertes sont sporadiques, pour ainsi dire, et, si l'on traçait sur une mappemonde les endroits qui nous ont fourni des traces de l'homme préhistorique, on serait surpris de l'étendue des territoires qui resteraient en blanc.

Depuis une vingtaine d'années, les préhistoriens semblent se rallier à une théorie tout à fait vraisemblable et que n'avaient point envisagée les pionniers de la première heure. A toutes les époques, la Terre a été parcourue par des races diverses et, au lieu de croire à une évolution sur place de types existants, nous admettrions plutôt aujourd'hui une succession de peuplades changeant d'habitat.

Les préhistoriens d'antan, rivés à la thèse darwinienne, s'étaient plu à considérer, dans les types mis à jour au fur et à mesure des découvertes, les stades divers d'une humanité allant en progressant depuis l'*anthropopithèque* jusqu'à l'*Homo sapiens*, c'est-à-dire l'homme raisonnable des temps actuels. Mais, outre que le transformisme darwinien a été ruiné de fond en comble par des savants comme Neumayer, Ch. Dépéret, Cuénot et Vialleton, pour ne citer que les principaux, personne ne croit plus à la possibilité d'une ascension du singe à l'homme.

A tout prendre, il n'est pas certain que l'humanité primitive ait été moins « raisonnable » que ses représentants d'aujourd'hui, et la robuste ossature des hommes d'autrefois ne saurait être invoquée à l'appui d'une infériorité d'intelligence. Il y a là tout simplement une preuve que les conditions physiques du milieu ont sensiblement varié et ont façonné muscles et squelettes suivant des lois que nous commençons seulement de soupçonner.

Et j'en arrive à l'histoire que j'avais l'intention de vous conter.

Ceux qui ont suivi, même de loin, par des livres ou des articles de vulgarisation, les théories de la préhistoire, n'ignorent pas que la mâchoire de Mauer, exhumée en 1907, servait jusqu'ici de tremplin aux préhistoriens gagnés à la cause transformiste. Il n'est pas douteux, en effet, qu'en regardant cette mâchoire robuste, sans saillie mentonnière, on songe invinciblement à quelque grand gibbon ayant habité nos contrées aux époques lointaines ; mais cette impression disparaît à l'analyse. La mâchoire de Mauer, la plus ancienne relique de l'humanité, de l'avis de tous, appartenait bel et bien à un homme comme nous.

« Oui, disaient certains préhistoriens, mais à un homme non évolué ; depuis, l'humanité s'est affi-

née, et, de variations en variations, cet être grossier a été soumis à la grande loi de l'évolution. »

En vain, répliquait-on, avec tous les savants actuels, que nous ne savons même plus en quoi consiste la vraie évolution, les partisans de l'homme cousin du gibbon tenaient toujours. Et voici un fait nouveau à verser au débat :

M. Burkitt, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Sydney, vient de mettre, à côté de la mâchoire de Mauer, celle d'un Néo-Calédonien *moderne*, et, à part la robustesse, les deux ossements se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Il y a mieux, M. Sarasin, auquel on doit une série d'études sur ce sujet, conclut que, d'après toutes ses observations, le crâne de l'homme de Mauer devait présenter une forme relativement moderne, et que son cerveau offrait le même volume que celui du cerveau des habitants de la Nouvelle-Calédonie et des Iles Loyauté.

Alors, de deux choses l'une : ou bien les Néo-Calédoniens sont des primitifs, et l'on se demande pourquoi ils n'auraient pas évolué ; ou bien ce sont des hommes comme nous, et la même réflexion vaut pour l'homme de Mauer.

Eh bien ! c'est la seconde hypothèse qui est la vraie. La capacité crânienne des Néo-Calédoniens est supérieure à la moyenne des Français. L'homme de Mauer était donc déjà un « fort évolué » !

L'homme primitif ! Allons donc ! C'est le cas de le dire : Un bourrage de crâne qui s'en va. »

D'autre part, la presse scientifique fait entendre une note identique dans l'hommage ému qu'elle dépose sur la tombe d'un grand savant, qui fut en même temps un bon chrétien, M. Louis Vialleton, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier († 18 déc. 1929).

Son dernier livre, qui est comme son testament et le couronnement de sa carrière scientifique, a pour titre : *L'Origine des êtres vivants, L'illusion transformiste* (Paris, Plon, 1929). Il y donne la conclusion ferme à laquelle l'avaient amené maints travaux de biologie comparée, publiés par lui déjà, et qui lui avaient valu une célébrité incontestée parmi les techniciens de la paléontologie. Nous n'avons rien, à l'heure actuelle, de mieux composé, de plus scientifiquement correct et décisif, de plus accessible aussi au « lecteur moyen, » que ce réquisitoire contre la théorie générale et les formes variées du transformisme, particulièrement en ce qui concerne les origines de l'espèce humaine.

Et ce n'est pas, qu'on veuille bien le remarquer, un plaidoyer à priori inspiré par quelque pensée de pieuse apologétique. Non ! C'est une œuvre de savant, menée d'après les plus sévères méthodes de la critique scientifique, objective et expérimentale avant tout, toute pleine de faits et d'observations, où la philosophie sans doute a sa juste part, mais toujours à titre d'argumentation rigoureusement déduite des seules constatations que la nature offre au savant comme seule base solide de ses raisonnements.

A la différence de la plupart des ouvrages analogues qui ne s'adressent qu'au monde savant, le livre de M. Vialleton est à la portée de tout le monde. Au point de vue rigoureusement scientifique, il a de quoi satisfaire les desiderata des plus difficiles techniciens de la paléontologie, et cela ne l'empêche point d'être écrit dans une langue que le premier venu peut comprendre. C'est d'ailleurs le but que s'est proposé l'auteur en l'écrivant : ardent apôtre de la vérité, il a voulu pratiquement s'en faire l'apologiste dans tous les milieux, même et surtout catholiques, où momentanément « l'illusion transformiste » avait réussi à l'obscurcir. Quoi de plus simple, par exemple, et de plus clair que cet exposé, en quelques lignes, de la théorie transformiste ?

« Le simple jeu des forces physico-chimiques a donné naissance, à un moment donné, à des composés organiques qui sont devenus peu à peu le protoplasme vivant. Celui-ci a formé d'abord une cellule simple, dont les descendants se sont différenciés graduellement en des formes innombrables et variées se continuant depuis l'organisme unicellulaire primitif jusqu'à l'homme. Cette évolution s'est réalisée par des transformations graduelles opérées au cours de temps extraordinairement longs, et exclusivement par l'action de forces naturelles : action des milieux et du fonctionnement sur les organismes, hérédité des caractères acquis, lutte pour l'existence, sélection naturelle. L'élimination des inaptes résultant de la sélection consécutive à la lutte pour l'existence, a pu faire naître l'idée d'un plan préconçu, d'adaptations et de corrélations intelligentes et voulues. Mais cet ordre et cette harmonie sont secondaires et mécaniquement post-établis ; il n'y a pas de plan préconçu, pas de discontinuité dans les formes : tout est lié mécaniquement. » (P. 330).

C'est cet échafaudage d'hypothèses que M. Vialleton entreprend de démolir, et c'est merveille de voir comme il y réussit. Tout au contraire de la fantaisie transformiste, il admet, lui, le plan préconçu que réalise dans le monde la continuité harmonique de l'infinie variété des êtres qui le composent ; et ce plan préconçu n'est pas simplement une conception à posteriori de notre esprit, la projection, sur la nature, de l'idéal tout subjectif d'harmonie que nous suggère le spectacle de l'ordre qui règne parmi les êtres de la nature, mais le plan antécédent d'une Intelligence créatrice, de qui procèdent, à leur origine, la multiplicité et la variété originelles des espèces.

M. Vialleton dénonce avec force le sophisme qui est à la base de la théorie transformiste, à savoir que le *voisinage* entraîne nécessairement la *parenté*, et que, dans l'échelle des vivants, depuis la première cellule organisée jusqu'à l'homme, la progression continue de leur perfection prouve qu'il y a entre eux une relation de cause à effet, comme si dans l'arc-en-ciel chaque couleur du spectre était la cause de sa voisine ! Cette causalité, qui est tout le système, non seulement n'est pas en bonne logique admissible comme « postulatum » à priori, mais elle n'a jamais pu être scientifiquement établie. Aussi voit-on de plus en plus s'accentuer parmi les savants la tendance à y renoncer.

En tout cas il est deux hiatus, deux abîmes sans fond, que la Science malgré tous ses efforts n'a pas comblés, sans donner même aucunement à espérer qu'elle pourrait jamais les combler : le

passage de la matière brute à la matière vivante (origine de la vie) et le passage de l'animal à l'homme. Sur ces deux points fondamentaux dans l'affaire du transformisme, M. Vialleton développe longuement une argumentation sans réplique.

Omne vivum ex vivo, disait Pasteur, en conclusion de ses immortelles expériences sur l'origine microbienne des fermentations. La vie n'est pas et ne peut pas être un produit chimique ! Plus que jamais cette conclusion reste démontrée : il n'est que scientifique de le constater, et logiquement honnête d'en convenir.

Plus infranchissable encore est la distance qui sépare l'animal de l'homme. L'homme est un animal, c'est entendu ; mais il n'est pas que cela, et M. Vialleton a beau jeu pour mettre en relief l'erreur des savants qui ne veulent voir dans le « composé humain » que la bête, postulatum à tout instant contredit par ses actes raisonnables, transcendants à la matière dont aucune évolution organique ne peut expliquer la genèse. Qu'on rapproche tant qu'on voudra le corps humain d'un corps animal, qu'on admette même l'hypothèse d'une filiation naturelle entre ces deux termes tout proches l'un de l'autre, il restera toujours impossible de tirer l'âme spirituelle, raisonnable et raisonnante, d'un organisme matériel quelconque si perfectionné qu'on veuille l'imaginer.

Il va sans dire que M. Vialleton ne s'en tient pas à la démonstration positive de ses thèses, et qu'il a soin de résoudre toutes les objections classiques, tirées surtout de l'embryogénie et de la paléontologie. Bref, l'ouvrage est complet, et c'est un travail de maître, et d'un maître catholique qui joint à sa haute culture scientifique incontestée une solide doctrine philosophique, ainsi que suffiraient à le montrer ces déclarations très nettes de son livre par lesquelles il nous plaît de terminer cet hommage à sa mémoire.

« Le développement et la différenciation des formes vivantes, au lieu d'être le résultat de forces aveugles et du hasard, témoigne au contraire d'une activité intelligente, utilisant de la manière la plus rationnelle les choses existantes pour construire le monde à partir d'un petit nombre de plans initiaux. Le mot création qui avait été banni du langage scientifique doit y reprendre sa place, au moins pour marquer le fait indubitable, que le monde nous est donné comme un ensemble coordonné et donc voulu, à quelque moment et dans quelque partie qu'on le prenne. » (P. 365, 378).

V

Le prix Nobel de physique pour 1929 a été décerné à M. Louis de Broglie, descendant d'une famille de généraux et d'hommes politiques illustres. C'est là, pour la France, assurément, un honneur dont doivent être fiers tous les compatriotes du savant lauréat. Mais les « prix Nobel » ne sont point rares, et, comme il leur arrive assez souvent de tomber chez nous, nous n'aurions sans doute pas trouvé opportun de signaler particulièrement celui-ci, — plus que nous n'avons fait pour le prix Nobel de la Paix décerné à M. Briand en 1928, — si l'œuvre de M. L. de Broglie ne présentait certaines caractéristiques saillantes qu'il est bon de ne pas ignorer. Pour faire bref, et suffisamment clair, dans une matière peu accessible au commun des mortels, nous réduirons ces caractéristiques à deux seulement, en montrant ce qu'il y a de nouveau dans la « découverte » géniale de M. de Broglie, et quelle leçon pratique de philosophie l'on en doit tirer.

* *

C'est le problème de la « lumière » qui est en jeu. Nous sommes là en pleine physique mathématique, et même dans les régions les plus élevées et abstraites de la physique mathématique. Nous nous garderons d'entrer dans les détails, difficilement abordables, d'une technique aussi ardue. Voici, tout simplement, quelques notions générales, très superficielles sans doute, mais qui pourront en donner une idée d'ensemble suffisante pour justifier l'attribution du prix Nobel à notre compatriote.

De tous temps les physiciens ont cherché à lever le voile qui dérobe à notre connaissance la nature et le mode de propagation de la lumière. Deux théories principales se sont en ces derniers temps partagé l'opinion des savants : la théorie de l'*émission* et la théorie de l'*ondulation*.

D'après la théorie, dite de l'émission, qui a pour patron le célèbre physicien anglais Newton, le phénomène physique de la lumière serait dû au mouvement de particules extrêmement ténues, dont la projection en directions différentes produirait par leur choc l'impression lumineuse et ses modes variés de propagation dans l'espace. Cette conception a donc pour base la discontinuité atomique fondamentale des éléments qui constituent la lumière. Aussi l'appelle-t-on quelquefois *théorie atomique* ou encore *théorie discontinue* de la lumière.

Tout autre est la théorie du physicien Huyghens, dite *théorie ondulatoire, vibratoire, continue*, qui donne à la lumière, pour origine et moyen de transmission, les ondulations ou vibrations de la matière primordiale dans un milieu hypothétique où baigneraient tous les corps, et qui est connu en physique sous le nom d'*éther*. D'après cette idée, il y aurait analogie entre les vibrations de l'air qui produisent le son dans nos oreilles et les vibrations de l'éther qui produisent la lumière, avec cette différence, que les vibrations lumineuses sont infiniment plus petites et plus fréquentes et qu'elles ont une vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde, alors que dans le même temps l'onde acoustique dans l'air ne parcourt que 340 mètres.

La théorie newtonienne de l'émission de particules discontinues, malgré l'explication satisfaisante qu'elle donnait de certains phénomènes d'optique, a été de bonne heure abandonnée, au

XIX^e siècle, sous la poussée des coups redoutables et, semblait-il, définitifs, que lui ont portés Fresnel en France, et surtout Maxwell en Angleterre avec sa magistrale *Théorie électro-magnétique de la lumière ;* si bien qu'à la fin du siècle, la théorie ondulatoire était reçue universellement, comme un dogme désormais intangible, par les savants du monde entier.

Mais voici qu'apparaît, avec le début du XX^e siècle, se développe et s'affirme de plus en plus jusqu'à l'heure présente, une conception nouvelle et étrange de la matière, pas tout à fait inédite, si l'on veut, car c'est encore de l'atomisme, mais un atomisme transformé par une sorte d'analyse infinitésimale, à tel point que tous les systèmes modernes classiques de la physique et de la chimie s'en sont trouvés radicalement bouleversés.

On croyait jusqu'à ces dernières années avoir atteint avec l'atome « insécable » le dernier élément primordial de la matière. Erreur ! Pour la « science » d'aujourd'hui (en attendant celle de demain) l'atome lui-même est tout un monde stellaire dans l'ordre des infiniment petits. Au centre se trouve un *proton* chargé d'électricité positive, si même il n'est pas un *grain* d'électricité positive ; autour du proton circulent d'autres petits grains, qu'on appelle *électrons*, chargés ceux-là d'électricité négative, (« grains » peut-être d'électricité négative). Les électrons tournent autour du proton suivant des orbites fixes, et leur nombre varie d'après les différentes espèces de corps simples. L'atome dans son ensemble est neutre électriquement, tant que les électrons sont au complet, en mouvement normal autour de leur proton. Le hasard d'un « bombardement, » d'un choc, vient-il à modifier cet état en arrachant, par exemple, un électron qui ira se joindre à quelque système stellaire voisin, tout aussitôt l'état de l'atome varie électriquement ; il a de l'électricité positive en excès, disponible, puisque l'électron qui la neutralisait n'est plus là.

Sans insister davantage, qu'il nous suffise de dire que la science récente a tiré des variations électroniques, avec le concours du calcul, l'explication nouvelle d'une foule de phénomènes, surtout d'optique, et que cette théorie a été non seulement vérifiée par des expériences concluantes, mais qu'elle a conduit les expérimentateurs de laboratoire à de nouvelles et fort intéressantes découvertes, ce qui est la meilleure consécration d'une hypothèse.

La théorie électronique de la matière entraîne présentement la physique dans un double et rapide courant : de plus en plus on a tendance à ramener tous les phénomènes de la nature à une seule cause, l'électricité, et l'emploi fécond du calcul porte les physiciens à ne voir que du discontinu, des « grains » d'énergie dans la constitution et toutes les évolutions de la matière. Un physicien, Planck, a même poussé cette idée de discontinuité fondamentale jusqu'à établir, avec formules mathématiques à l'appui, pour la lumière, la nécessité de prendre pour point de départ, non plus des forces au sens classique du mot, mais de véritables petites entités séparées, des grains d'électricité, des *quanta* comme il les appelle, faute d'un meilleur mot pour les définir. Et voilà un retour offensif bien inattendu, triomphant sur toute la ligne, à la tant discréditée théorie granulaire de Newton !

Hypothèse quand même, dira-t-on, cette invention électronique, cette théorie des *quanta !* Sans doute, et l'on ne saurait nier que l'imagination ait son rôle à jouer dans un domaine où fait défaut la certitude de l'observation directe. Mais, dans l'hypothèse scientifique la part de la fantaisie inventive peut se trouver d'abord fortement limitée par la rigueur logique de déductions basées initialement sur des certitudes objectives incontestables ; et cette part s'atténue encore à mesure que l'hypothèse trouve ultérieurement des confirmations dans l'expérience, dans les découvertes ou explications nouvelles auxquelles elle conduit.

Et c'est précisément, sous ce double rapport, le cas de la théorie nouvelle électronique qui vient de révolutionner en particulier l'optique, et de faire échec à la théorie ondulatoire par le système des émissions granulaires. Elle s'appuie sur des faits qui mathématiquement interprétés la rendent nécessaire.

De plus, elle reçoit tous les jours quelque nouveau renfort de sa consécration expérimentale dans les laboratoires.

L'ensemble de ces données préliminaires permettra au lecteur de se faire en bloc une idée, superficielle mais juste, de ce qu'était, il y a six ans, en 1924, avant l'entrée en scène de M. L. de Broglie, l'état général des esprits parmi les physiciens, au sujet de la lumière.

D'un côté, quelque sympathie qu'on eût universellement pour la théorie ultra-atomique nouvelle, il était incontestable qu'elle se montrait absolument insuffisante, contradictoire même, lorsqu'on tentait de l'appliquer à certains phénomènes optiques (interférences, diffraction, polarisation de la lumière), dont, au contraire, la théorie classique ondulatoire donnait une explication parfaitement satisfaisante. Et d'autre part, il était non moins évident que la théorie ondulatoire échouait lamentablement là où précisément sa rivale, la granulaire, obtenait un plein succès, par exemple dans la composition des « spectres » du rayonnement atomique. Ce n'était plus le combat théorique de deux écoles, de deux doctrines s'affrontant sur un même point, mais le conflit angoissant de deux certitudes contraires portant sur deux catégories différentes de phénomènes lumineux.

Entre ces deux théories, et au-dessus d'elles, n'y avait-il point place pour une troisième, qui aurait gardé ce que l'une et l'autre avaient de bon, et les aurait fondues dans le plan supérieur d'une synthèse définitive ? C'était trop simple à

imaginer : aussi personne n'y avait songé, lorsque, en 1924, M. L. de Broglie présenta, dans sa thèse de doctorat, cette idée géniale qui, en moins de cinq ans, a conquis d'emblée les techniciens de la physique mathématique, en attendant qu'elle descende de ces hauteurs pour se vulgariser dans nos futurs manuels de physique.

M. L. de Broglie a l'incontestable mérite d'avoir été le premier à montrer la voie où il convenait de s'engager pour résoudre l'antinomie insupportable des contradictions où se débattaient, sans pouvoir en sortir, les théoriciens de l'optique. Selon lui, tout phénomène de propagation électro-magnétique est dû à un corpuscule inséparablement lié à une onde, et tout se passe comme si la propagation de cette onde dirigeait le corpuscule. Il est parvenu à déduire de cette hypothèse féconde des lois qui rattachent d'une façon satisfaisante des phénomènes relevant de l'une ou de l'autre des théories précédentes. Les travaux poursuivis, depuis lors, sous cette inspiration, dans différentes voies par les professionnels de la mécanique « quantique » et de la mécanique ondulatoire ont conduit à des interprétations cohérentes et logiques, qui reçoivent tous les jours des vérifications expérimentales et aboutissent à la découverte de faits nouveaux.

C'est ainsi, par exemple, que la théorie de L. de Broglie, œuvre de mathématicien prenant son point de départ sur une idée physique neuve, a reçu, très peu de temps après sa publication, une éclatante justification expérimentale dans la découverte de phénomènes ondulatoires liés à la projection d'électrons (expériences toutes récentes de Germer, Davidson, Thomson, Rupp, De Ponte, etc.). Les mesures faites par ces savants s'accordaient exactement avec les formules déduites par L. de Broglie. Il était dès lors prouvé que la nouvelle mécanique ondulatoire n'était pas un simple jeu de l'esprit.

Il y a trop de mathématiques, et des plus ardues, dans la théorie nouvelle, pour que nous puissions en donner au lecteur une exposition intégrale, ce qui n'est d'ailleurs pas nécessaire pour en avoir, en gros, une idée suffisante, par rapport au moins aux deux autres théories qu'elle englobe et remplace dans sa synthèse. Disons seulement que, à la suite de considérations extrêmement délicates et complexes où le calcul a une large part, M. Louis de Broglie a été amené à se faire de l'électron une conception tout à fait différente de celle admise jusqu'alors, et, à la vérité, fort étrange. L'électron, d'après lui, serait, non pas une entité à part et statique, mais comme un centre de condensation et une sorte de « paquet » d'ondes. Il ne serait en somme qu'une « apparence » ; son énergie serait de nature ondulatoire, et c'est seulement la localisation de cette énergie dans un espace extrêmement petit qui a conduit à le considérer comme un « corpuscule. »

Telle est la découverte sensationnelle qui vient de révolutionner le monde scientifique, et qui explique l'attribution du prix Nobel à son auteur.

L'exposé qui précède suffira, espérons-le, à montrer comment on est parvenu à concilier les résultats de la théorie des ondes avec l'hypothèse d'une structure granulaire des radiations. Le grand fait qui maintenant paraît bien établi, grâce à M. L. de Broglie, c'est que la lumière comporte à la fois des ondes et des corpuscules, ces ondes et ces corpuscules étant d'ailleurs intimement liés et formant deux faces complémentaires de la réalité.

Le dualisme synthétique des ondes et des corpuscules dépasse le cadre de l'optique. On le retrouve pour la matière comme pour la lumière. « C'est donc, écrit M. de Broglie, un des grands principes de la nature, peut-être son principe fondamental ; mais c'est aussi un de ses grands secrets, car la véritable signification de ce dualisme paraît extrêmement difficile à bien comprendre. Pour l'ignorant, un rayon de lumière c'est une chose bien simple et bien banale. Mais le savant, lui, peut se dire, au contraire, que nous saurions bien des choses si nous savions exactement ce qu'est un rayon de lumière. »

Comme on le voit par ces derniers mots, malgré l'universel applaudissement qui a salué son œuvre, M. Louis de Broglie a le triomphe modeste, et, s'il a jeté quelque clarté nouvelle dans les obscurités du problème fameux, il ne se flatte pas pour autant de l'avoir définitivement résolu, et d'être arrivé à « savoir exactement ce qu'est un rayon de lumière. »

* *

Cette sage réserve n'est-elle pas, au surplus, la leçon pratique qui se dégage, de façon saisissante, de l'histoire de cette controverse « optique, » depuis seulement un siècle ? Aucune théorie, aucune loi de physique n'a joui parmi les savants d'un crédit, d'une approbation unanime, d'une certitude incontestée, comme la théorie ondulatoire de la lumière. La voilà aujourd'hui, à son tour, après tant d'autres, prise en défaut, taxée d'erreur, et, dans la généralité fausse de ses formules, abandonnée.

Cette constatation, au premier abord un peu décourageante, n'a rien cependant qui puisse exposer les esprits droits à un mal plus grand que l'erreur, au scepticisme. Elle prouve tout simplement que le physicien, quand il fait de la métaphysique, doit se tenir sur ses gardes et s'attendre à des mécomptes, dès là qu'il mêle aux incontestables certitudes de sa science propre, des hypothèses qui sont d'un autre ordre, d'un ordre abstrait, idéal, purement philosophique, où la physique, comme telle, n'a rien à voir, rien à affirmer, rien à nier, rien à conclure.

Or, dès qu'il « construit » une *théorie*, le physicien, sans même s'en douter, fait de la métaphysique, en quoi il sort de son domaine et s'expose à errer en incorporant aux faits matériels et contingents de son laboratoire des idées universelles

dont il n'est point « physiquement » assuré qu'elles sont bien choisies pour « interpréter » exactement ses expériences.

Tout le monde en convient à l'heure actuelle, ç'a été le péché capital du « Scientisme » au XIXe siècle, de vouloir faire parler à la physique une langue qui lui était étrangère, la langue de la métaphysique et de la philosophie : de là tant de théories physiques que la physique elle-même s'est chargée de démentir, chaque fois que l'occasion s'est présentée, pour elle, de protester contre l'alliage que des physiciens, maladroits raisonneurs, s'étaient permis de mêler à l'or pur de ses propres richesses ; de là aussi, hélas ! toutes les sottises, anticléricales et autres, qu'on a osé répandre dans l'opinion publique en son nom !

Les hommes de sciences sont aujourd'hui plus prudents, plus réservés. Ils comprennent mieux que toute construction théorique comporte nécessairement une part de métaphysique ; aussi n'osent-ils plus, avec la belle assurance d'autrefois, demander à la physique des certitudes théoriques qu'il ne lui appartient pas de leur donner. Ils font des hypothèses, c'est leur droit ; mais ils savent que c'est aussi leur devoir de ne les considérer que comme des auxiliaires utiles et provisoires de leurs recherches, et qu'une hypothèse, tant qu'elle reste hypothèse, n'est jamais une certitude.

Disons un mot encore, pour finir, d'un autre danger qui, depuis quelque temps, menace la physique : c'est l'invasion, nous dirions bien l'inondation des mathématiques. Qu'on se serve du calcul pour traduire en formules d'arithmétique, d'algèbre ou de calcul infinitésimal les données quantitatives qu'imposent l'observation des faits ou les constatations de l'expérience, rien de plus logique ni de plus profitable à la science ; la mathématique *au service de la physique* est dans son rôle ; mais elle en sort quand, tout au contraire, c'est elle qui traîne la physique à sa remorque. Or telle semble être précisément la tendance de nos tout récents physiciens, depuis surtout les abracadabrantes théories du relativisme d'Einstein, qui est en définitive, dans ses principes, une œuvre d'ordre mathématique. N'est-ce point, du reste, à l'abus du calcul dans les théories de la physique, qu'on doit la tendance actuelle, tous les jours plus accentuée, à supprimer dans la nature toute réalité de substance, de qualité, d'étendue, pour n'y voir qu'un jeu complexe d'entités simples, discontinues, pure transposition sur le plan de la réalité objective, des combinaisons d'unités et de chiffres que conçoit l'esprit du mathématicien ? Il y a là sous roche un gros problème pour les penseurs de l'avenir. Ce n'est pas notre rôle d'en discuter. Aux philosophes d'ouvrir l'œil.

VI

Les circonstances n'avaient pas permis à la *Nouvelle Revue Théologique* de fêter son cinquantenaire en 1919 ; elle a voulu, en 1929, consacrer un nº spécial aux soixante années écoulées depuis sa fondation [1].

Il fallait tout d'abord payer un tribut de juste reconnaissance à tous ceux qui ont précédé la Direction actuelle à la tête de la Revue. Durant près de trente ans (1869-1895), l'histoire de la *Nouvelle Revue Théologique* s'identifie avec l'activité scientifique de l'abbé Loiseaux, devenu plus tard le P. Piat de Mons, O. M. C. Dès ses débuts, grâce à l'impulsion de son fondateur, la Revue se spécialise dans les questions morales et canoniques, et toujours, malgré les vicissitudes par lesquelles elle devra passer, on aura la sagesse de lui conserver cet aspect qui en consacre, aux regards des savants catholiques, le caractère et la valeur.

A vrai dire, elle avait été précédée de plusieurs tentatives, qui subirent des fortunes diverses. Dès le mois de mai 1847, l'abbé Loiseaux et son ami l'abbé Falise publiaient à Liège le premier cahier de la revue projetée sous le titre : *Mélanges théologiques ou Série d'articles sur les questions les plus intéressantes de la Theologie morale et du Droit canonique.* Un succès remarquable couronnait l'effort des jeunes professeurs ; mais les épreuves et les peines vinrent aussi. Pendant 22 ans (1847-1869), M. Loiseaux se heurta à d'inéluctables difficultés. Dès 1853, les *Mélanges* durent cesser brusquement de paraître : l'évêché de Liège avait changé de titulaire, et le successeur de Mgr Van Bommel avait pris position contre eux. Mais les deux amis ne se laissèrent pas abattre : dès janvier 1856, leur revue reparut, éditée à Paris, chez Leroux et Jouby, sous un titre nouveau : *Revue Théologique ou examen approfondi des questions les plus intéressantes de théologie morale, droit canon, liturgie.* Succès immédiat ; mais bientôt encore difficultés. Entre directeurs belges et collaborateurs français (notamment l'abbé Bouix) éclatèrent des conflits ; l'abbé Bouix retira sa collaboration et fonda une revue rivale, la *Revue des Sciences ecclésiastiques.* Devant l'hostilité de plusieurs, l'abbé Loiseaux quitta la France. En juillet 1861, un nouvel essai était tenté, à Louvain, chez Fonteyn, où la revue reparaissait sous le titre : *Revue théologique belge ;* l'abbé Falise en était officiellement directeur ; parmi les collaborateurs, M. Loiseaux et Mgr Gallot, correspondant romain. Mais les éditeurs de Paris prétendirent avoir seuls droit au titre : *Revue théologique.* Nouvelle difficulté, devant laquelle il fallut encore céder.

Entre temps, M. Loiseaux de professeur au Grand Séminaire de Tournai était devenu (1854) curé d'Ellignies-Sainte-Anne, puis (1865) chanoine titulaire de Tournai. Une amitié déjà ancienne le liait à l'éditeur Henri Casterman. Ce dernier fut l'instrument providentiel d'une résurrection définitive de la revue. Le 5 décembre 1868, un

[1] *Nouvelle Revue Théologique.* nº jubilaire (décembre 1929) : Soixante années de Théologie (1869-1929). Broch. gr. in-8 de 120 p., 7 f. 50 ; Louvain, *Museum Lessianum,* 11, rue des Récollets.